

J'ai fait de ma barbe un bloc épais, je ressemblais à un ermite des anciens récits. J'étais perdu au milieu d'un pays que je ne connaissais pas, je ne savais où poser mes désirs, alors je me suis installé là où le break s'était stoppé. La pluie avait cessé. Tout était recouvert maintenant d'un verni que le soleil qui transperçait au travers des nuages faisait reluire par flash. Nos poils ont séché, ma barbe pesait lourd, le chien était enveloppé d'une pellicule dure et brune, la fatigue s'est emparée de nous. Les grandes usines qui s'élevaient de part et d'autre de la chaussée se sont dessinées plus nettement sur le ciel. J'ai poussé la voiture jusque sous un porche, haut comme un camion. Le silence des lieux m'a incité à ne pas démarrer le moteur. Ça été long et pénible, je dérapais souvent, mes pieds glissaient, je perdais l'équilibre et je me retrouvais étalé dans la bouillasse qui recouvrait encore le sol. Le chien me suivait avec cet air de celui qui s'est livré en toute confiance, mais qui pouvait à chaque instant détalé pour courir après une forme incertaine, peut-être une autre bestiole passant pas là, bondissant comme une balle, les muscles des pattes se détendant subitement dans l'élan de la poursuite. Mais il revenait toujours bredouille, je lui grattais les oreilles, il faisait le tour de la voiture en aboyant pendant que je reprenais ma poussée. L'imposante entrée offrait une sorte de voûte large sous lequel nous pouvions nous installer. Nous y étions à l'abri. Soit de la pluie torrentielle, soit du soleil. Une vieille cahute de gardien s'y tenait encore droite. J'y ai installé mon couchage, n'osant pas tout d'abord pénétrer plus loin dans les bâtiments des usines. J'ai ouvert la carte pour essayer de me situer. J'avais beau glisser mes doigts le long des routes tracées, des embranchements, je ne parvenais pas à trouver un repère qui pouvait correspondre à une des voies qui partaient de là où je me trouvais. Même les usines n'étaient pas indiquées. Ancien site industriel abandonné depuis la nuit des temps, il avait disparu des mémoires. Je restais ainsi une semaine, recroquevillé, à l'entrée.

Les murs de briques noires dessinaient des forteresses, des remparts faits de baraquements élevés qui s'organisaient autour de ce que je supposais être de vastes cours intérieures, la plupart de leurs vitres avaient été cassées, trois cheminées partaient de bâtiments plus élevés aux hautes portes d'acier. J'observais, avec encore la crainte au ventre, la sensation de la chaleur pesant sur mes épaules et l'abatement de l'averse inespérée et abrupte, l'apparition fantomatique de ces bâtiments aux tailles défiant la perspective. Le chien, lui, ne s'embarrassait pas de ces manières. Je le regardais qui allait et venait, reniflant sous les portes des baraques, pissant au coin des murs, cherchant je ne sais quelle odeur familière. Cependant, il n'y avait pas d'odeur, le temps, la pluie, le vent avait tout emporté, l'architecture était juste plantée là, inébranlable, comme une image imprimée en trois dimensions. Seul le sol qui s'asséchait laissait monter encore quelques effluves pourries qui ont fini par disparaître. C'est quand les vivres ont commencé à diminuer que je me suis décidé à explorer les lieux. Il m'a fallu toucher les pierres, passer les mains sur les anfractuosités des murs pour commencer à comprendre que ce qui se trouvait là n'était pas seulement une projection de mon esprit. Tout était bien réel, pourtant je n'arrivais pas à me départir de la peur que le surgissement de ces monuments puisse n'être qu'une hallucination. Tout en moi me disait que mon corps m'envoyait de mauvaises informations, qu'il y avait en ce lieu des énergies qui me dépassaient. Je venais d'Abstrack la plate, la cité horizontale, je n'avais jamais jusque là rencontré de maison plus haute que la demeure des Flastair, qui me paraissait gigantesque étant enfant mais qui s'était réduite au fil des années à une bête construction de deux étages, maintenue en équilibre précaire par le passage silencieux du juge Konstantin entre ses murs. Ici, la moindre construction semblait avoir poussé du sol, et je devais basculer la tête en arrière pour en distinguer le sommet. Au dessus des portails, des écritures gravées dans la pierre avaient été polies et s'étaient transformées en des alphabets étranges et inquiétants. Nous parcourions, le chien et moi, des allées pavées et noircies, traversées d'anciens rails. Nous nous imaginions au creux de vallées de fer. Le ciel traçait des bandes grises et rectilignes que les toits découpaient de leurs bords francs. Et

j'imaginai ces édifices aux racines profondes, je les imaginai pareils à ces roches dont on ne distingue que le sommet et qui prennent appui sur les couches granitiques de la croûte terrestre. Tout n'était que pierre, acier, poutre emboîtées, soudées, rivetées, et pas la moindre pousse d'herbe, le moindre lichen n'avait réussi à s'accrocher dans les interstices des structures. La main de l'homme avait tracé dans ce paysage l'implacable présence de son pouvoir dont toute nature était exclue. Et la pluie s'est remise à tomber, mais cette fois-ci elle nous est parue malveillante, elle tombait en claques cinglantes, submergeant le sol de langues liquides. Nous nous sommes précipités en direction du porche, dérapant à moitié sur les pavés glissants. Nous n'étions plus que deux voyageurs étrangers, perdus là, importuns à nous-mêmes et merdeux. Tremblant de flotte, maudissant le temps qui passe, le temps au front bas, le temps abruti qui impose à chacun de poursuivre son voyage, car on ne peut pas s'arrêter là comme une bête et attendre que la vie disparaisse, car cela fout une trouille noire l'idée qu'on puisse en finir d'un coup en se tirant une balle dans le crâne. Il ne nous restait plus qu'à ouvrir la dernière boîte de conserve et nous réchauffer tant bien que mal au dessus du réchaud à gaz. C'est quand j'ai vu passer le lièvre que je me suis rappelé que, dans les quincailleries de mon père, il y avait un fusil.